

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

MÉLANGES RELIGIEUX,

SCIENTIFIQUES POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

VOL. 10

MONTREAL MARDI, 13 MAR 1847.

No 39

LETTRE DE M. LE SECRÉTAIRE DE MGR. L'ÉVÊQUE DE
WALLA-WALLA.
J. M. J.

St. Louis Missouri, 20 avril 1847.

Bien cher et vénéré monsieur,

Sur le point de quitter St. Louis pour entreprendre notre longue course à travers les prairies qui nous séparent de notre lointaine mission. J'ai cru devoir remplir la promesse bien chère à mon cœur, que je vous avais faite avant mon départ, de vous écrire du lieu où nous nous trouvons en ce moment. Si je me souvenais moins de la bienveillance que vous m'avez toujours témoignée, et de ce que vous avez été pour moi depuis que j'ai eu l'honneur de vous connaître, je craindrais d'abuser de votre patience, en vous forçant de lire l'histoire si peu intéressante de notre voyage; armez vous donc de courage, car je vais mettre votre amitié à l'épreuve, et comme le tems nous presse, je rentre tout de suite en matière. Partis de Montréal le 23 mars, nous espérons arriver assez tôt à St. Louis pour y célébrer les fêtes de Pâques; mais lorsque nous concevions de telles espérances, nous ignorions ce que c'était que voyager par les Etats-Unis, à cette saison de l'année, puisque ce n'est qu'après trois semaines de marche que nous pouvons enfin contempler St. Louis. Arrivés à Burlington dans la nuit du 23, nous nous jetons dans la diligence après deux heures de repos. Impossible de concevoir la lenteur de notre marche à moins d'avoir traversé les montagnes du Vermont au printemps. Figurez-vous des côtes continuelles, de la boue qui vous dérobe la vue des roues de la voiture, des précipices de chaque côté du chemin et vous aurez une idée des 150 milles qu'il nous fallut faire, presque tout à pied, pour nous rendre à Troy; c'est ce qu'on appelle ici chemins de poste. Après un jour de repos employé aussi à visiter Albany, nous primes le chemin de fer pour Buffalo, espérant y être transportés en 24 heures, comme on nous en assurait. Nous commençons à le croire, en nous voyant aller avec une vitesse de 24 milles à l'heure. Mais il n'en fut pas longtems ainsi, car sur le minuit, le tems devint si affreux, qu'il fallut nous arrêter; le lendemain la neige continuant à tomber, force nous fut de prendre patience, heureux encore, après avoir employé toute la journée à faire quelques milles, de parvenir à un village pompeusement décoré du nom de ville, ce fut là que nous passâmes la nuit et le dimanche des *Rameaux*; nous eûmes le bonheur d'y entendre une messe basse. C'est en quittant ce village que nous eûmes à traverser un pont jeté sur un lac d'un mille et demi de large, rien de si hardi que la construction de ce pont; mais aussi rien de plus dangereux, car à peine atteignions-nous l'autre rive qu'une des deux locomotives qui nous entraînaient, quitta les lisses et tomba à côté du chemin, ce qui nous retarda encore de 4 à 5 heures. Enfin nous pûmes continuer notre route et le lendemain, sur les 9 heures, nous entrions dans Buffalo. Nous fûmes étonnés de la grandeur de cette ville, de l'activité qui y regne, et de l'air de prospérité qu'elle présente. Le commerce paraît s'y faire sur une échelle très-étendue, ce qu'elle doit, je crois, à sa position géographique, à ses canaux et à ses chemins de fer qui la mettent en communication avec l'est et l'ouest des Etats-Unis et qui en font l'entrepôt du commerce. A peine étions-nous arrivés qu'il fallut nous embarquer pour Pittsburg, par des chemins plus difficiles que ceux que nous avions parcourus jusque là. Aussi le premier jour fîmes-nous 50 milles! Notre Seigneur voulait sans doute nous unir plus intimement à lui pendant cette Ste. semaine, et nous faire participer plus abondamment aux douceurs de la croix. Ah! monsieur, unissez-vous à nous pour remercier notre bon maître qui, pendant ces saints jours, non seulement a veillé sur nos corps, mais a pris un soin si particulier de nos âmes en voulant bien dans sa bonté nous donner quelque attrait pour les souffrances; aussi comme nous priâmes bien pendant cette semaine, au milieu des fatigues, et des dangers dont notre route était parsemée; je dis des dangers, car un matin que nous descendions une des mille côtes que vous rencontrez sur ces chemins, une des roues de la diligence se brisa en poussière sur le bord d'un précipice, et malgré la vitesse que la descente de la côte avait imprimée à la voiture, une roue de moins, et un bagage de quinze cents livres, nous nous arrêtâmes sur le bord du précipice et sans verser. Les personnes qui accoururent ne pouvaient s'expliquer comment nous n'étions pas tombés au fond de l'abîme; pour nous, nous nous l'expliquâmes facilement, et le tems que nous mîmes à parcourir les 11 milles qui nous séparaient d'*Erié*, se passa en actions de grâce. On voit encore sur les hauteurs qui dominent *Erié* les ruines d'un ancien fort français. Le mercredi St. nous quittions cette ville, privés de la consolation d'assister aux saints offices de

l'Eglise, mais unis à vous d'esprit et de cœur pour pleurer en semble sur les douleurs de Jésus. Notre Seigneur qui vit ces desirs de nos âmes, puisque c'était lui qui, dans sa tendresse, les y avait excités, sembla se tenir plus près de nous, et la route qui devenait de plus en plus difficile, à mesure que nous approchions du terme de notre voyage ne fit que laisser le corps en donnant à l'esprit une nouvelle force. Ce fut dans ces dispositions que nous arrivâmes la veille de Pâques à Pittsburg, huit jours après avoir quitté Buffalo. Nous fûmes reçus de la manière la plus cordiale par l'Evêque, son clergé et les catholiques de Pittsburg. Mgr. O'Connor ne voulut pas que nous eussions d'autre hôtel que son palais. Le lendemain, jour de Pâques, Mgr. Blanchet officia, entouré d'un clergé assez nombreux; nous eûmes encore une fois la consolation de voir exécuter nos saintes cérémonies par les élèves du grand séminaire de la ville, qui, ce me semble, s'en acquittèrent assez bien; mais ma joie fut bien grande quand j'entendis l'orgue préluder à l'intonation du *Kyrie* par une symphonie qui devait amener une des plus belles messes d'*Hayden*. Nous nous arrêtâmes trois jours dans cette ville, attendant le départ de quelque vaisseau pour St. Louis, nous en profitâmes pour visiter les établissemens religieux, et ce que la ville offre de plus remarquable. Pittsburg l'emporte par son étendue sur tout ce que nous avons vu; située entre l'Alleghany et le Monongahda que couvre un grand nombre de bateaux à vapeur, cette ville est toute manufacturière, le fer et le charbon y abondent, aussi n'y voit-on le soleil que le dimanche, tant la fumée qui s'échappe la semaine de ses nombreuses usines est épaisse et continuelle; tout près de la cathédrale se voient encore les ruines du fort Duquesne.

Ce fut dans Pittsburg que d'après le conseil de l'Evêque, nous nous présentâmes devant les autorités demandant à devenir citoyens Américains. Le 9 avril, nous étions sur le bateau qui devait nous conduire à St. Louis, distant de Pittsburg de 1200 milles. L'Ohio que nous parcourûmes dans toute sa longueur, sans pourtant entrer en comparaison avec le St. Laurent, ne laisse pas que d'offrir à l'œil du voyageur un aspect tout à fait pittoresque, roulant l'espace de 700 milles ses eaux avec une égale vitesse, sa surface unie et tranquille vous fait l'effet d'une glace bien polie, ses rives escarpées qui s'élèvent quelque fois à plus de 300 pieds, ses mille détours à travers les immenses forêts qui avoient ses bords, vous montrent la nature dans ce qu'elle a de plus sauvage. Cependant les bois et les montagnes disparaissent souvent pour faire place à de jolis villages, à de grandes et belles villes, c'est ainsi qu'à 400 milles de Pittsburg vous rencontrez Cincinnati, qu'on dit être une des villes les plus importantes des Etats de l'ouest; aussi sa grande étendue, ses 75 milles habitans, ses manufactures, ses nombreux magasins, ses beaux établissemens religieux et civiles viennent-ils confirmer ce qu'on en dit. Mgr. Purcell nous accueillit avec cette politesse et cette cordialité que nous avons rencontrées chez tous les Evêques de cette partie des Etats. Il nous fit voir sa cathédrale qui surpasse en beauté et en élégance toutes les églises que j'ai vues jusqu'à ce jour. Après avoir visité quelques communautés, entrâmes le superbe collège de St. François Xavier qui dirige les RR. PP. Jésuites, nous quittâmes Cincinnati, et le lendemain sur les onze heures du matin, nous étions à Louisville Ky. Il m'est impossible de vous dire tout ce que nous fit éprouver la vue de Mgr. Flaget, ce vénérable et saint vieillard. Son premier bon jour fut de nous presser sur son cœur, en nous assurant que nous lui étions bien chers. "Vous êtes missionnaires, nous dit-il, vous avez donc des droits tout particuliers à mon amour, vous êtes mes enfans, et comme maintenant je ne puis que prier, le St. Siège m'a permis de dire à la sainte messe une troisième oraison *pro Amicis*, vous serez du nombre." Comme nous nous informions de sa santé, il nous fit cette réponse, en nous montrant l'image de Notre Seigneur couronné d'épines et qu'il a sans cesse devant les yeux. Avant qu'on m'eût envoyé ce cadeau, je me plaignais continuellement du mal de tête, depuis que je l'ai; je suis guéri, car (portant la main à sa tête) je vois qu'il n'y a pas d'épines là. Mais ce qui afflige ce St. Evêque, c'est la maladie de son digne coadjuteur Mgr. Chabrat, qui le force de se retirer; il doit sous peu partir pour Rome. Ce fut pour moi une bien douce reminiscence du Canada et surtout du collège de Montréal que d'entendre à Louisville le *Magnificat*, le *Regina*, et le *Tantum ergo* du P. Lambillotte, de manière à exciter l'admiration, et à mériter même, je crois, l'approbation de M. Barbarin, s'il eut été présent. Le 14 avril, nous étions sur le *Mississippi*. Ce ne fut pas sans quelque émotion que nous nous vîmes sur ce grand fleuve si fécond en souvenirs. Je ne m'étonne plus qu'il fut capable d'inspirer tant de belles pages à un des plus grands littérateurs de nos jours (Chateaubriant.) Il me faudrait ici la plume de M.

Denis pour vous peindre ce beau fleuve qu'on peut presque comparer au St. Laurent par sa longueur, sinon par sa largeur qui généralement n'est que d'un mille et demi; je vous dirai seulement que, se grossissant dans sa marche des eaux d'un grand nombre de rivières, il conserve toujours une égale largeur et vous ne vous apercevez de l'immense volume d'eau qu'il reçoit, presque à chaque instant, que par la rapidité de son cours. Ce n'est pas sans admiration que vous le voyez tantôt roulant ses eaux entre des rochers qui semblent toucher les nues et qui de loin vous font l'effet de fortifications posées par la nature, tantôt s'inclinant doucement pour passer à travers d'immenses forêts converties de pêchers et de sycomores. Pour tout souvenir des nombreuses tribus sauvages qui autrefois peuplaient ses rives, vous apercevez quelques tombes isolées, seuls monumens de l'existence des habitans qui peuplaient ses bords. C'est alors que vous vous rappelez vivement les travaux des infatigables missionnaires qui, au dix-septième siècle remontèrent le Mississipi pour prêcher l'Évangile. Enfin, monsieur, prenez un peu patience, j'arrive à St. Louis; je ne vous en parle pas, car le tems me manque. Si vous désirez cependant savoir ce que nous y faisons depuis huit jours que nous y sommes; je ne vous dirai rien de bien amusant; d'abord nous achetons seize bœufs pour traîner nos wagons qui sont fait de manière à nous servir de bateaux au besoin, quand nous rencontrerons des rivières, puis des vaches, des chevaux, des instrumens d'agriculture, des provisions de bouche et des fournitures pour vêtement.... Plus de mille familles se préparent à faire le voyage de l'Orégon. Notre caravane ne se composera que de soixante personnes, afin d'aller un peu plus vite. Mardi matin 27, nous quitterons St. Louis pour Westport, point de départ. J'aurais bien mille autres choses à vous dire, mais je m'aperçois que j'ai été un peu long, peut être y suppléerai-je, en vous envoyant notre journal, lequel un de ces jours. Un mot encore avant de terminer. Le mois de mai approche, j'espère que nous nous retrouverons tous réunis dans le cœur de notre Ste. Mère, pour honorer ensemble Marie, pendant ces jours, consacrés à la bénir. Sans doute que nous ne pourrions pas fêter la Mère de Dieu avec toute la pompe que vous déployez dans ce beau mois; nous ferons du moins ce que nous pourrons au milieu des bois. Tous les jours nous lui offrirons nos cœurs en faisant les méditations du mois de Marie et nous chanterons un cantique en son honneur. Il nous tarde de les voir arriver ces jours de Marie; l'invoquer, après avoir prié son divin fils, sera notre unique consolation, du reste comment pour nous ne pas aimer à louer Jésus et Marie en recevant une protection si spéciale. Voyageant dans la compagnie de Notre Seigneur et de sa Ste. Mère, nul danger, à peu nous effrayer nul ennui n'est venu nous attrister, mais toujours calmes et heureux depuis notre départ nous n'avons qu'à bénir la divine bonté d'avoir été pour nous ce que tous les jours nous lui demandions, notre consolation, notre force et notre refuge. J'avais intention d'écrire aux écoliers, je ne le puis. Il ne faudrait pas cependant conclure de là que je les ai oubliés. Oh non, ils me sont tous bien chers, et tous les jours nous sommes ensemble aux pieds de Notre Seigneur. Veuillez bien me recommander à leurs prières et les remercier pour leur pieux don, monument de leur foi, dites-leur que je n'ai qu'un moyen de satisfaire à la reconnaissance, c'est d'exiger de tous les missionnaires qui célébreront le saint sacrifice avec le calice qu'ils ont bien voulu me présenter, qu'ils prient pour les élèves du collège de Montréal.

Je pense bien que ces chers Séminaristes ne nous oublient pas; qu'ils continuent à prier pour nous, de notre côté nous tâcherons de nous rencontrer avec eux dans les SS. Cœurs de Jésus et de Marie. Il m'en coûte de finir, mais il faut que je sois raisonnable. C'est assez pour cette fois. Seulement nous vous demandons des prières.

Je suis avec respect etc.

G. LECLAIRE. S. D.

CORRESPONDANCE.

M. L'ÉDITEUR,

En lisant les *Mélanges Religieux* avec un ami, nous eûmes lieu de remarquer la guérison miraculeuse, opérée à l'Hôtel-Dieu, par l'intercession du vénérable M. OLIER. Cet ami, qui doit aussi beaucoup à la divine Providence, voulut se servir de ma plume pour annoncer publiquement une circonstance de sa vie, qu'il ne cessera jamais de regarder comme miraculeuse. Il avoue que, jusqu'alors, il avait été mécréant, et qu'il avait passé dix années de sa vie, sans adresser un mot de prière à l'Être Suprême; mais l'homme, quelque impie et quelque irréligieux qu'il puisse être, se trouve dans des momens pénibles, où une impulsion naturelle le fait crier. *O mon Dieu!* Puissé l'écrit suivant affermir la foi de ceux, qui, comme lui, auraient eu le malheur d'oublier leurs devoirs, jusqu'au point de douter de la puissance de Dieu, de sa justice et surtout de son infinie miséricorde.

Dix ans d'oubli.

« Quoique élevé dans les principes de la religion Catholique Romaine, lorsque je fus livré à moi-même jeune et dans un pays étranger, la fréquentation de gens corrompus et mon impulsion naturelle au mal me firent bientôt oublier qu'il y avait un Dieu, quoique j'eusse à chaque instant sous les yeux les preuves de sa puissance. C'est à dater de cette époque 1831 à venir à 1841, année que m'arriva le secours inattendu que la Providence voulut bien m'accorder et que je vais faire connaître ici. Je restai pendant ces dix ans sans prier, ayant la manie de voyager. Tant que j'eus des secours péculiaires, je le me livrai à mon goût; mais comme je marchais bon train dans les dépenses, je fus bientôt obligé d'avoir recours à

l'industrie, ce que je fis plusieurs années, toujours en voyageant; enfin lassé et voulant mener une vie plus indépendante, je m'engageai dans les troupes mexicaines où bientôt j'eus le grade de sous-officier. Nous nous trouvons dans l'état de Chihuahua, malheureuse contrée dont les campagnes sont journellement assaillies par les Indiens *Apaches et Comanches*, sauvages belliqueux et que l'Espagne, lorsqu'elle possédait l'Amérique, n'a jamais pu civiliser. J'ose même dire qu'aucun missionnaire n'a risqué jusqu'alors de pénétrer parmi eux. Ces sauvages sont si cruels que moi qui ai eu lieu d'habiter parmi eux dans des circonstances étranges, je puis donner pour certain qu'aucun de ces indigènes ne se couchait sans avoir bu le sang de quelques victimes; serait-ce seulement, faute de mieux le plus chétif animal de la forêt ou des montagnes? Il est inutile de dire que ces peuples n'ont plus comme du tems de Colomb que des flèches et des massues. Non, depuis longtemps ces peuples ont des fusils, des carabines américaines et sont si adroits qu'ils ne manquent presque jamais leur coup, ajoutant aussi qu'ils sont tous de bons cavaliers; car c'est bien rare qu'un sauvage Apache ou Comanche aille à pied, à moins qu'il ne soit proche de quelques Rancheries (fermes). Ils commercèrent beaucoup avec les Américains du nord, non loin de Santa-Fé, Nouveau-Mexique, leur commerce est de voler des chevaux aux fermiers mexicains et de les vendre aux Américains, soit en échange d'armes à feu et de munitions ou autres effets. J'ai vu ces indiens vendre leurs chevaux à Santa-Fé, en boire l'argent et reprendre furtivement pendant la nuit les animaux qu'ils avaient vendus, aussi s'en méfie-t-on beaucoup maintenant. Je vous dirai que ce sont les seuls voisins de ces peuples qui commercèrent avec eux et les seuls aussi qui s'en craignent; car quant aux Mexicains, tous les jours je les ai vus les victimes et le jouet de ces indiens; y a-t-il un détachement de troupes qui se prépare à les poursuivre, s'ils n'y font pas grande attention, dans la nuit les chevaux sont volés et les pauvres dragons se trouvent à pieds. Veulent-ils leur livrer bataille, à moins que leur nombre soit double ou triple et que le terrain soit avantageux, ils sont toujours battus; aussi en Sonora à Chihuahua, persécutent-ils les fermiers (Rancheros), ils les assiègent la nuit et même quelquefois le jour jusqu'aux fenêtres des grandes villes, volent les bestiaux, tuent, brûlent et enlèvent les femmes et les filles quand elles sont jeunes, sans oublier les enfans en bas âge qu'ils massacrent ou font prisonniers. Depuis plusieurs années on cherche à détruire ces barbares mais le peu de stabilité et d'accord qui règne dans ce triste pays a jusqu'à présent empêché de purger les chemins de ces canailles qui nuisent aux communications intérieures et qui font aussi que le malheureux voyageur risque à tous momens d'être assassiné, s'il ne voyage point en caravane. (On a vu des exemples fréquents de caravanes pillées et dispersées; en 41 le nombre des Indiens de cette contrée était de quatre mille environ; tous propres à la guerre, sans compter les femmes, les enfans ni les vieillards.) En 41 ayant été dispersés par un fort parti d'indiens dont nous faisons la poursuite sous le commandement de M. Narbonne; dans ma fuite je m'égarai et fut fait prisonnier par des Apaches dont deux par bonheur me reconnaissent pour leur avoir donné du whisky à Santa-Fé, que j'avais rencontrés un an auparavant à Arispe (ancienne capitale de la Sonora.) Me croyant armurier ils me laissèrent la vie à condition que je demeurerais avec eux pour arranger leurs armes. Conditions auxquelles je m'empressai d'adhérer. Il faut que je vous dise aussi que ces sauvages ont coutume de marquer leurs prisonniers en les piquant, les désignant et les brûlant avec des tisons ardents. Cette cérémonie devait nécessairement m'être faite, je le savais, mais il fallait attendre le jour de la pleine lune; jour qu'ils célébraient tous les mois, quand il fait beau, par des danses féroces où ils boivent du tépache (boisson de maïs fermenté) jour choisi aussi pour marquer les prisonniers; en attendant ce jour solennel, j'étais gardé à vue d'œil, quoique libre. J'étais sans doute dans une de leur ville capitale, je leur en demandai le nom, ils me répondirent *Oso face*. (Ourse maigre) à Ours maigre, les édifices sont de branches recouvertes en peaux de bœufs. Je ne voyais pas sans regret faire partout dans la capitale d'Ourse maigre les préparatifs de la fête en question. On échauffait les chaudières, et toutes les cottes (petits paniers) se remplissaient de fruits; des chevreaux tout entiers rotissaient ça et là; lorsque d'un autre côté les femmes et les filles préparaient les habits de bal et leurs plumages; mais tout à coup des cris féroces inattendus vinrent annoncer une joie nouvelle: C'était un parti d'indiens qui revenaient de quelques expéditions et avaient arraché la peau du dessus la tête d'une victime pour venir danser au Rancher la cabelle (danse de la peau de la tête) où en dansant autour d'un feu, ils mordent, chacun à leur tour, la peau de la victime et poussent des cris horribles, s'en écrient et font les cents coups. Ce fut donc le soir de cette réjouissance, veille de celle où je devais être marqué, que je me ressouvins que j'étais chrétien, et qu'il y avait un Dieu, je fis le signe de la croix à l'écart et avec mille misères, je récitai le *notre père* et le *saluez marie*, puis pénétré d'un repentir sincère, et me sentant une vraie confiance en Dieu, je ris plus de m'évader pendant le bruit de la fête; ce que je fis sans difficulté par la grâce de Dieu. Je marchai toute la nuit, quoique poursuivi par plusieurs sauvages qui sans doute avaient remarqué mon absence, la nuit devint obscure, il survint un orage, tout paraissait me favoriser. Le lendemain je fus poursuivi par au moins trois cents indiens: fameux pisteurs et difficiles à tromper, enfin ils passèrent à plusieurs reprises près de moi sans me voir, me cachant dans les herbes et récitant mon *pater*. Pour conclure je marchai pendant trois jours et une nuit je fis trente-neuf lieues sans connaître aucun

“ route, et sans manger enfin j'arrivai sain et sauf au *precillo del Allare*.
 “ (Pri-on de l'autel, nom d'une petite ville en Sonora) où mes forces me per-
 “ mirent encore : avant que de penser à moi, de penser à Dieu.”

Dieu force les méchants à porter dans leur cœur l'instrument de leur supplice.
 Hésiode.

BULLETIN.

Poste entre St. Louis et l'Orégon.—De l'éducation des filles.—L'Université et ses examinateurs.—M. de Salvandy et son projet de loi sur l'éducation.—Nouvelles diverses.

Les personnes qui ont des parens ou amis dans l'Orégon apprendront avec plaisir qu'il a été établi une poste qui partira tous les quinze jours de St. Louis et de Walla-Walla, réciproquement. Les lettres doivent porter sur l'adresse : *Walla-Walla, Orégon, viâ St. Louis.*

— Dans notre dernier numéro, nous avons omis de parler de l'éducation des filles, nous réparons aujourd'hui notre oubli. L'éducation des filles, à notre avis, est plus nécessaire que l'éducation des garçons ; ceux-ci ne sont pas sédentaires, celles-là au contraire sont attachées à la maison, et devenues mères de familles elles sont constamment avec leurs enfans, au lieu que le père vaque à ses affaires au dehors. La mère, si elle sait lire, instruira convenablement sa famille, elle lui apprendra ses prières exactement, on n'entendra plus ces *bataux-Macalem*, ces *brus-à-malo*, et autres jargons aussi burlesques ; la mère instruite apprendra encore à ses enfans le catéchisme, elle leur donnera un commencement de lecture, elle enseignera à ses filles la couture, et les travaux ordinaires du ménage. Une éducation élémentaire est donc plus nécessaire aux filles qu'aux garçons. En donnant une bonne éducation aux filles, ce sera donc le moyen de répandre uniformément l'éducation dans tout le pays. Quel plaisir pour une famille dont la mère sait lire ! Cette mère réussira à s'attacher ses enfans par des entretiens agréables et intéressans ; dans des momens de loisir, elle leur lira des histoires édifiantes, des contes récréatifs mais pleins d'une bonne morale ; elle leur donnera le goût de la discipline et d'une vie réglée ; on ne verra pas ses enfans *vagabonder* dans les rues et les chemins ; mais l'éducation que nous désirons pour les filles de campagne, et même pour les filles d'ouvriers, est une éducation simple et modeste ; nous mettons de côté, la musique, la danse, l'anglais même ; et la mythologie. Eh quoi ! enseigne-t-on la mythologie aux filles ? On défend les romans, à tous en général, et que trouve-t-on dans la mythologie ? Toutes les intrigues des romans. On y voit toutes les infamies et les abominations des Dieux et des Déesses ; on rend l'esprit des enfans payen ; on réveille et on nourrit leurs passions, peut être déjà trop vives. Mais revenons à la musique. La musique et les hautes sciences ne sont pas faites pour des filles d'artisans et de pauvres labourers : donnons-leur ce qui est nécessaire pour devenir de bonnes femmes de ménage et pour élever leur famille d'une manière chrétienne, modeste, simple et polie. Des filles élevées sur un trop haut ton mépriseront la main du fils d'un bon habitant, leur voisin et leur égal, pour courir après ce qu'on appelle un *petit habit à poche* ; leur esprit deviendra romanesque, elles perdront leur aimable simplicité, et peut-être leur innocence, en cherchant inconsidérément un état qui n'était pas fait pour elles. Que si elles manquent leur but, et épousent un simple habitant, elles s'imagineront être au-dessous de leur éducation, et bien au-dessus de leurs époux qu'elles voudront dominer, ce qui mettra nécessairement le trouble dans le ménage. Si elles voient que d'autres ont mieux réussi qu'elles, elles tomberont dans le chagrin et mèneront une vie triste, ennuyeuse, à charge à elles-mêmes et aux autres ; supposons qu'une sur cent réussisse à trouver un parti selon son désir, son bonheur sera particulier, et ne refluera point sur la classe des habitans, qui seront privés de sa possession ; une éducation plus simple aurait épargné ces malheurs. Mais nous voulons qu'on nous comprenne ; nous ne parlons pas ici des demoiselles de la haute classe, tant dans les villes que dans les campagnes. Notre digne évêque y a pensé, il y a pourvu ; il a établi dans son diocèse un couvent, ou maison d'instruction, où les filles des riches peuvent recevoir une éducation qui les mettrait à portée de briller dans les meilleurs salons et peut

être dans les cercles les plus polis de l'Europe. Preuve que le clergé sait prévoir ce qui est nécessaire pour l'éducation dans toutes les classes. On ne dira pas que ces idées sont nouvelles pour nous, car nous les transcrivons, excepté ce qui a rapport au couvent dont nous venons de parler, d'un cahier de notes de 1814 à 1824, et il pourra se faire que quelques-uns de nos confrères à qui nous les avons communiqués alors, les reconnaîtront. On trouvera peut-être nos réflexions un peu étranges, mais nous dirons qu'on a trouvé encore plus étrange, lors de la nouvelle loi des écoles, que le clergé fut sous la ferule d'un officier qui avait tout contrôle sur lui ; sans doute nous avons toute confiance dans notre zèle et respectable SURINTENDANT ; mais nous devons jeter un coup-d'œil dans l'avenir. Qui sait si dans la suite des tems, le clergé ne verra pas un simulacre de l'Université française planer au-dessus de sa tête. Les gazettes de Québec se plaignent déjà. Le Bureau des Examinateurs à relégué de côté, avec tous les anciens livres d'école en usage jusqu'à présent, le Catéchisme de l'Evêque avec son Mandement. On dit qu'il y avait deux respectables prêtres dans le comité ; mais qu'aurait-il pu faire s'ils étaient en minorité ? Cependant cette décision pèsera sur eux comme s'ils en étaient les auteurs. Ce qui fait déjà voir l'inconvénient qu'il y a pour le clergé de s'atteler à un char qui n'est pas celui de l'Eglise. Mais comme notre opinion est personnelle, nous la soumettons humblement au tribunal de nos confrères. Nous avons dit ce que nous pensons. Voilà tout.

— La Gazette de Metz rapporte un fait qui fait bien connaître l'orthodoxie des examinateurs constitués par l'Université.

“ Dans une modeste ville, chef-lieu de canton, du département de la Meurthe, on passait, naguère, l'examen des écoliers primaires, et le comité, du reste fort zélé, se trouvait au grand complet. Une jeune fille est interrogée par celui des membres de l'aréopage, qui est le plus vanté par ses connaissances, par sa fortune et par le grade qu'il occupait à l'armée.—Ma bonne enfant, lui dit-il, qu'est-ce que Jésus-Christ ?—La petite lui récite les paroles du catéchisme.—Comment ! vous me répondez que Jésus-Christ est Dieu !—Oui, Monsieur.—Mais vous êtes plus savante que lui, car jamais il n'a prétendu à ce titre, vous ne trouverez nulle part qu'il se soit fait passer pour un Dieu !—Pardon, Monsieur, il l'a répété en plusieurs endroits de son Evangile ; et d'ailleurs il l'a suffisamment prouvé.—Je ne le crois pas, répliqua l'examinateur, avec un certain dépit, et en prétendant que les apôtres seuls avaient introduit ce dogme ! On peut juger de la stupéfaction du plus grand nombre des assistans, et l'embarras du curé qui a dû s'expliquer à son tour à la première occasion, sur une pareille incartade.

“ Voilà des enfans qui sont élevées et instruites par d'excellentes Sœurs ; eh bien ! on trouve moyen de jeter le doute ou l'incrédulité dans leurs jeunes cœurs, au moyen des séances du comité ! Vantez encore après cela les bienfaits du code primaire donné à la France en 1833 !”

— M. de Salvandy a donné son nouveau projet de loi sur l'enseignement secondaire ; c'est un ouvrage digne de sortir de la plume de l'Ante-Christ. Le comité électoral pour la défense de la liberté religieuse a donné une circulaire signée du COMTE DE MONTALEMBERT, président du comité, et de HENRY DE RIANCEY, secrétaire. Nous donnons pour le présent l'extrait suivant de cette circulaire, il suffira pour faire connaître les prétentions de l'Université :

“ Jamais, peut-être, l'attente publique n'a été plus complètement trompée. On nous avait promis la liberté, on ne nous en donne pas même le semblant. On nous avait annoncé la conciliation de deux grands intérêts, on ne nous offre pas même un progrès dans la seule voie qui puisse aboutir à cette conciliation.

“ Cette loi ne peut ni ne doit satisfaire aucune opinion, pas plus les hommes politiques que les hommes religieux, pas plus les partisans du monopole que les amis de la liberté. Il n'est peut-être personne en France, excepté M. le comte de Salvandy lui-même, qui puisse voir là une bonne loi et une solution définitive.

“ Au milieu des contradictions, des incohérences, des vexations minutieuses, des inventions nouvelles et bizarres qui signalent cette œuvre, il nous semble que l'on peut résumer, sous les chefs suivans,

les entraves qu'elle impose, et par conséquent les motifs qui doivent la faire repousser par tous les partisans de la liberté d'enseignement.

" 1^o. L'intervention constante de l'Université, en la personne des recteurs et du grand-maître, dans toutes les mesures de police et de surveillance à l'égard des établissemens libres.

" 2^o. La proscription obstinée des congrégations religieuses.

" 3^o. L'exigence des grades universitaires pour les chefs, maîtres et surveillans des maisons libres, exigence incompatible en principe avec la liberté, et portée à l'excès dans le projet nouveau, puisqu'elle s'étend même aux répétiteurs et aux auteurs de cours libres.

" 4^o. La collation des grades, réservée exclusivement à l'Université.

" 5^o. Le maintien des certificats d'études.

" 6^o. Le choix et l'autorisation des livres d'études à l'usage des maîtres particuliers, exclusivement attribués à l'Université, en la personne de son grand-maître, qui se constitue ainsi le souverain arbitre de la science et de la vérité, le juge suprême et unique des intelligences et des méthodes.

" 7^o. L'inscription des maîtres, surveillans et répétiteurs sur un registre de police tenu par l'Université; formalité injurieuse et inouïe, à laquelle aucune profession libérale n'a encore été soumise en France.

" 8^o. Des pénalités exorbitantes (pouvant s'élever jusqu'à cinq ans de prison et à la clôture de l'établissement libre, c'est-à-dire, à la confiscation), infligées pour le simple fait d'avoir donné le bienfait de l'instruction en dehors des exigences arbitraires du projet.

" 9^o. Le maintien de la juridiction disciplinaire de l'Université sur les maisons libres.

" 10^o. La sanction de la loi imprimée aux odieuses ordonnances de 1828, en les aggravant.

" 11^o. L'exigence des grades pour les professeurs des classes supérieures des petits séminaires.

" 12^o. La création d'un soi-disant *grand conseil*, où les droits des familles et les intérêts de la liberté seront débattus par *des* personnages choisis à tans par le pouvoir, et trente membres de l'Université.

" 13^o. L'Université investie d'une censure souveraine et sans appel sur le programme des exercices publics des établissemens libres."

— On a arrêté à Paris un nommé Ponsel, fabricant de fausse monnaie, on a trouvé chez lui 55,000 francs, de fausses pièces de 2 fr. il a été condamné à 20 ans de travaux forcés.

— Le 10 mars à Bizces Letewski, il a été brûlé un bazar contenant 300 boutiques. A Wernigerade, la foudre a allumé un terrible incendie. 244 maisons ont été la proie des flammes. Beaucoup de chevaux et de bestiaux ont péri. Sept enfans et un domestiques ont été trouvés morts dans les flammes.

— Les incendies continuent à dévaster la France; l'Oise, la Saône-et-Loire, la Marne et la Dordogne en ont éprouvé de fréquentes qui ont causé des dommages considérables.

— A Kœnisburg (Saxe) le 30 mars le feu a pris à une distillerie, et l'incendie favorisé par un vent violent, s'est propagée avec une telle rapidité qu'au bout de quatre heures, 113 maisons ont été réduites en cendres, et 260 familles ont perdu un abri et tout ce qu'elles possédaient.

— L'on dit que les journaux de Rome ont été affranchis du timbre pour l'année courante.

— A Carlzruhe, une patrouille de 300 hommes parcourent les rues le 27 mars, parce que d'après une prédiction des Bohémiens, la ville devait être incendiée cette nuit là.

— Trois cents faillites ont été déclarées à Paris depuis le commencement de 1847; l'année dernière il n'y en eut en tout que deux cents. Bagatelle!

— On dit que les bleds dans la plupart des départemens de la France ont une très belle apparence.

— Les vaisseaux étrangers en lest pourront remonter le St. Laurent pour prendre des chargemens de farine ou de grains, afin de les transporter dans les ports du Royaume-Uni. La famine a donné lieu à cette permission. On doit s'attendre que nos ports seront, en ce cas, visités par les vaisseaux américains.

— La dernière tache de neige sur la montagne, qu'on put apercevoir de notre logis, est disparue le 15 de mai.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

FRANCE.

— On lit dans l'*Univers* du 15 avril :

" Mgr. Pompalier, évêque de Maduré et vicaire apostolique de l'Océanie-Occidentale, est maintenant à Rome. Le vénérable prélat a présidé le 27 mars à la communion générale par laquelle s'est terminée la retraite donnée à St. Louis des Français. La plupart de nos compatriotes maintenant à Rome ont assisté aux exercices de la retraite avec un bon nombre d'autres étrangers, ainsi que beaucoup de Romains parmi lesquels se trouvait le prince Doria.

" Peu de jours auparavant, Mgr. Pompalier avait reçu de son coadjuteur la relation d'un fait curieux, pour ne rien dire de plus, mais qui, pour être compris, exige quelques explications. Quelque tems avant de partir pour l'Europe, le saint prélat était parvenu à pénétrer dans le centre même de la partie septentrionale de la Nouvelle-Zélande, laquelle est, comme on sait, partagée en deux îles par le détroit de Cook. Il trouva chez les naturels des dispositions telles, qu'il fut obligé de leur promettre un missionnaire aussitôt qu'il en aurait un de disponible. En attendant, il chargea un de ses prêtres de les visiter et de les évangéliser aussi souvent qu'il le pourrait; mais cet ecclésiastique, bien qu'il fût le moins éloigné de ces pauvres sauvages, en était cependant à plus de trente lieues, et, par conséquent, il ne put leur donner que de trop rares instructions. Néanmoins, elles produisirent tant de fruit que déjà un grand nombre de néophytes se préparaient à recevoir le baptême, quand des missionnaires méthodistes arrivèrent. A force de flatteries et de présens, ils eurent bientôt gagné le chef suprême, nommé *Jehenhen*, et obtenu de lui la permission de se bâtir un temple. Puis, par leurs intrigues, ils le décidèrent non seulement à refuser la même faveur aux prosélytes catholiques, mais encore à les persécuter de la manière la plus cruelle. *Jehenhen* finit par chasser les pauvres néophytes de son *pah* (village fortifié), appelé *Jau-pa* par les indigènes, et situé au pied d'une montagne fort escarpée.

" Ainsi exilés, les catholiques furent s'établir à quelque distance, et ils eurent bientôt construit une sorte de chapelle au milieu de leurs nouvelles cabanes. Mais *Jehenhen* et ses protestans n'eurent pas longtems à se féliciter de leur triomphe. Un jour qu'ils étaient réunis dans le temple méthodiste, un rocher énorme se détacha du sommet de la montagne et ensevelit *pah* presque tout entier sous ses débris. Le chef demeura au nombre des morts, et l'on comprend sans peine l'effet produit par un aussi tragique événement sur l'esprit des sauvages."

— La supérieure du Sacré-Cœur de Montpellier, Mme Gabrielle Carrion de Nizas, fille de l'ancien tribun de ce nom, vient de mourir à Montpellier à l'âge de 50 ans, laissant les dames et les élèves de l'établissement dans la plus grande désolation. Avant d'aller diriger la maison de Montpellier, Mme de Nizas remplissait un des emplois les plus importans du couvent de la Ferrandière, près de Lyon.

PRUSSE.

— Bien que la cour de Prusse ne se soit pas jusqu'ici montrée disposée à embrasser le système par trop élastique du concile national de Berlin, les piétistes ne s'occupent pas moins des concessions qui pourraient être faites, par nécessité, à ce système. Le 10 et le 11 février il s'est formé à Berlin une réunion assez nombreuse d'ecclésiastiques de la confession strictement luthérienne, à laquelle s'étaient joints d'autres pasteurs de l'église évangélique, mais partisans de la confession d'Augshourg, ainsi que plusieurs ministres protestans étrangers à la Prusse. Cette réunion de piétistes avait pour but de préparer ses membres et de les conforter, par des méditations communes, pour les combats de cette menaçante époque, pour le cas où l'on songerait sérieusement à donner suite aux décrets du concile. Toutefois, et bien que le symbolisme fût le caractère essentiel de l'assemblée, elle n'a pu s'entendre sur la résolution proposée de sortir de l'Église de l'Etat, dans le cas éventuel de son accession aux décrets du concile. Ainsi, il est de plus en plus manifeste que tout ce que le protestantisme semi-chrétien de la Prusse entreprend pour en sauver les restes, tourne à sa confusion et ne fait qu'élargir la plaie qu'il porte au cœur, dont il ne peut guérir et avec laquelle il ne peut vivre. C'est avec beaucoup de sens et de vérité que le rationalisme porte à l'évangélisme prussien le défi de prolonger longtems sa débile existence; bientôt il n'existera plus en Allemagne de place entre l'orthodoxie catholique et l'anti-christianisme le plus absolu.

Ami de la Religion.

CHINE.

— Le sultan de l'île Bauka (Java) vient de se convertir au christianisme. Il fait bâtir en ce moment une église catholique dans la métropole de Bauka. Il est probable que tous les habitans, au nombre de 60,000 et presque tous chinois, suivront l'exemple du sultan.

NOUVELLES DIVERSES.

CANADA.

Suites de l'intempérance.— Un homme des Trois-Rivières adonné à la boisson s'étant enivré ces jours passés, alla se coucher dans son grenier. Le lendemain on le trouva mort.

Vaisseaux lancés cette année à Québec.— Nous voyons avec plaisir qu'il n'y

pas moins de 20 vaisseaux bâtis et lancés cette année à Québec. Ce fait *speaks volumes* en faveur de l'énergie et de l'esprit d'entreprise de notre ancienne capitale.

—Les droits de péage du chemin de planche de Chambly, ont été vendus par encan jeudi dernier, par J. Aaron, pour £1,305—à William Ryan, écuyer.

—On nous apprend qu'un homme ivre à bord du St. Louis, après s'être battu, s'est précipité à l'eau et s'est noyé volontairement; il laisse une femme et sept enfans, qui pourront méditer sur la mort de leur père. Ceux qui dorment à boire à bord des *steam-bouts* sont bien blâmables. Ce commerce devrait être sévèrement défendu.

FRANCE.

—Le 5 du mois de mars, une quinzaine d'Arabes sont arrivés à Montpellier, enchaînés et escortés par la gendarmerie et un détachement de la ligne. Une foule nombreuse a suivi ce cortège jusqu'à la citadelle, où les prisonniers ont été écartés dans la prison militaire pour comparaître prochainement devant le conseil de guerre. Ces Arabes, hommes à physiologie farouche, et parmi lesquels quelques-uns se faisaient remarquer par leurs formes herculéennes, appartenaient au dépôt de malfaiteurs exportés d'Algérie au fort Brescou. Ils ont été arrêtés à la suite d'une tentative de révolte qui a été heureusement avorté.

—Nous avons dit au *Constitutionnel* que les hommes qui se sont le plus occupés du régime pénitentiaire, et qui ont étudié avec le plus de soin la question de la réforme des prisons, sont loin de partager l'injurieuse opinion que les antipathies de ce journal lui ont fait exprimer contre les Frères de Ecoles chrétiennes.

Nous sommes heureux de trouver aujourd'hui dans le *Journal des Débats* le témoignage d'un inspecteur-général des prisons qui apprécie bien autrement l'influence de ces bons religieux sur l'amendement des coupables auprès desquels ils sont appelés à remplir une autre mission que celle de simples gardiens.

« Le couronnement de tout bon système pénitentiaire, dit M. Cavel, c'est la religion. Longtemps la loi n'a songé qu'à frapper; alors elle se bornait à mettre en face du détenu le geôlier. Mais quand à côté de l'expiation la loi a placé l'amendement du coupable, la religion est entrée dans les prisons, et le *Frère des ordres religieux a été substitué au geôlier*. Nul système, autant que le cellulaire, ne livre le détenu à l'influence régénératrice de la religion. »

—O'Connell est parti pour le midi de la France et l'Italie. Lundi il était à Paris et mercredi il était en route pour Orléans et Lyon, d'où il va à Rome.

—Le prince de Polignac, ministre de Charles X, célèbre pour avoir signé les ordonnances qui causèrent la Révolution de Juillet, vient de mourir d'une attaque de goutte à St-Germain-en-Laye.

—Le prince Louis-Napoléon-Achille Murat, fils de Joachim Murat, ancien roi de Naples, et de Caroline Bonaparte, sœur de l'empereur, est mort en Floride, le jeudi, 15 avril, à l'âge de 46 ans, dans sa résidence de Jefferson County.

—La gare de Rouen vient d'être le théâtre d'un accident qui aurait pu avoir les suites les plus funestes. Voici le fait: Le train de poste était arrivé à onze heures; suivant l'usage, la locomotive était retournée à Sotteville où se trouve le dépôt des machines; là, le mécanicien, après l'avoir placée sur la plaque qui devait la diriger vers la remise, descendit, croyant avoir fermé le régulateur qui empêche l'effet de la vapeur sur le piston. Aussi quels ne furent pas sa surprise et son effroi en voyant sa machine se remettre en marche: il essaya de la reprendre, mais le mouvement était déjà tellement accéléré qu'il n'y put réussir, et bientôt il la vit se diriger avec une rapidité effrayante vers la gare de Rouen. Elle suivait alors la voie descendante; c'était sur cette voie que se trouvait le train-poste.

La machine se précipita sur cet obstacle avec un fracas épouvantable, brisa plusieurs wagons heureusement vides, rencontra le wagon-poste, le traversa entièrement, puis poussa devant elle le reste du train. Un peu plus loin, plusieurs hommes étaient occupés à charger une voiture de marée; à peine eurent-ils le temps de se sauver. La voiture de marée fut également broyée, et le dégât ne se serait pas borné là si un essieu du wagon-poste n'eût été lancé de sur la voie. La machine s'arrêta contre cette espèce d'arc boutant, et alors on put s'en rendre maître en faisant jouer les pompes sur le foyer pour éteindre le charbon. On évalue à un chiffre considérable le dégât causé par la machine.

La misère était loin d'avoir cessé en Irlande; la *Constitution* de Cork, publie un compte-rendu effrayant des ravages commis par la fièvre; les victimes de la maladie étaient si nombreuses, que les cimetières ne pouvaient les contenir.

—Le 4 avril, à trois heures du matin un incendie considérable s'est déclaré à Londres, près de London Bridge, dans les bâtimens connus sous le nom de Wharf Kent et Sussex; ces bâtimens étaient remplis de marchandises qui, presque toutes, ont été consumées; la perte a été considérable, mais elle est couverte par des assurances.

ANGLETERRE.

Chambre des Communes 14 avril. — Sur la motion de M. Watson, que la chambre se formât en comité pour le bill du secours à accorder aux catholiques romains, sir Robert Inglis a demandé le renvoi de cette proposition à 6 mois. Les motifs à l'appui de son opinion, ont été l'encouragement que ce bill donnerait aux Jésuites, le préjudice qu'il porterait à l'église établie,

et le péril où il mettrait les droits de la famille royale au trône.

Lords Arundel et Surrey ont soutenu le bill; dans le cours de leurs discours, ils ont laissé échapper cette opinion que tôt ou tard le catholicisme finirait par l'emporter sur le protestantisme en ce pays.

Il a été soutenu aussi par lord Henry Vane et M. Shield; ils voudraient de plus que les avocats catholiques romains pussent parvenir à la fonction de lord chancelier d'Irlande, attendu que les fonctionnaires publics n'exercent aucun patronage sur l'église.

Le secrétaire-d'état de l'intérieur s'est élevé en faveur de la proposition. Il pense qu'il faut se relâcher des statuts qui ont été faits contre les catholiques. Le bill est bon, à ses yeux, quoiqu'il puisse soulever plusieurs objections sur le détail des choses qu'il contient.

Après une réplique de M. Watson, la chambre s'est divisée:

Pour la proposition	119
Contre	158

Majorité contre le bill

39

La chambre s'est ajournée à 6 heures.

Jeudi 15 avril.—La chambre s'est assemblée pour la première fois, depuis les vacances de Pâques, et dans sa nouvelle maison. Les communes ont apporté plusieurs Bills. Lord Brougham, en présentant des pétitions contre la mesure du gouvernement pour l'éducation a déclaré qu'il était prêt à partager, avec les ministres la responsabilité du plan proposé. Lord Stanley a également présenté des pétitions contre cette mesure, pétitions contraires à son opinion favorable au projet du gouvernement.

La proposition de la troisième lecture du bill des pauvres d'Irlande a donné naissance dans la chambre des lords à un nouveau débat. La position de ce malheureux pays a été décrite sous les couleurs les plus sombres et la conduite des propriétaires, des fermiers et du peuple en général louée et blâmée tour à tour. Le bill a été lu une troisième fois ainsi que celui qui concerne les propriétés foncières. (*Landed property Ireland bill.*)

On parle d'une intervention combinée de l'Espagne et de l'Angleterre dans les affaires de Portugal. La reine Dona Maria se serait engagée, de son côté, à changer le ministère actuel, à rétablir la charte de Don Pedro en abolissant les modifications introduites sous l'administration de Costa Cabral et enfin à accorder une amnistie entière. Ainsi, la quadruple alliance, conclue il y a quelques années, pour le règlement des affaires de la Péninsule ne serait plus qu'une alliance à trois; la France en serait exclue. Toutes ces suppositions ont grand besoin de confirmation pour mériter d'être prises aux sérieux. Les forces embarquées jusqu'ici à Portsmouth paraissent loin d'être suffisantes même pour un commencement d'intervention; les paroles prononcées à Madrid par M. Pacheco n'ont rien de plus significatif que celles de ses prédécesseurs. La Reine de Portugal enfin ne semble pas rénita à subir des conditions et à faire, à regret, des concessions qui ne semblent être ni dans sa pensée, ni dans celle de ses conseillers.

La crise ministérielle en Espagne a été suivie d'une sorte de révolution du Palais. La Reine, après avoir changé ses ministres, a cru devoir également éloigner de sa maison quelques-unes des personnes que leur attachement bien connu au parti modéré semblait désigner comme pouvant être hostiles au nouveau cabinet. En Angleterre, on trouverait cela tout naturel, à Madrid la chose a paru nouvelle et a causé quelque surprise. On s'est étonné de voir la reine Isabelle plier si facilement ses sentimens aux règles constitutionnelles.

L'invasion des Irlandais à Liverpool.—50,000 Irlandais sont débarqués à Liverpool durant le mois de mars. Il en coûte £600 à £700 par semaine à cette ville pour les nourrir! 24,000 sont arrivés dans la première quinzaine d'avril.

—La société qui s'était formée à Londres pour établir des salles d'asile pour les pauvres, vient de publier son rapport. Les trois asiles ont été ouverts le 14 décembre et fermés le 12 avril. Pendant ces trois mois d'hiver, plus de 130,000 personnes, de tout sexe et de tout âge, ont été reçues la nuit dans ces établissemens et plus de 300,000 rations leur ont été distribuées. Ces chiffres surpassent de beaucoup ceux des années précédentes pendant la même période.

—Il résulte d'un état officiel présenté à la Chambre des Communes, sur la proposition de M. Moffat, que les droits payés sur le sucre dans le royaume-uni, du 5 janvier 1847, se sont élevés à £3,091,359.

PRUSSE.

—On lit dans le *Siecle*:

« L'opinion, en Prusse, a tellement besoin de se manifester, que le Roi, qui aime à assister aux séances de l'Académie des sciences, ne peut guère s'y rendre sans recevoir, comme il dit, *quelques bonnes leçons sur la manière dont il doit gouverner*. Le secrétaire de cette académie, le savant M. Raumer, lui en a même donné une, dernièrement, qui dépasse un peu la mesure.

« On sait que Frédéric II, comme autrefois saint Louis en France, est en Prusse le sujet en quelque sorte obligé des discours académiques. Or, M. Raumer a loué le *vieux Fritz* de sa tolérance religieuse d'une manière tout à fait blessante pour le petit-neveu de ce prince.

« Le grand Frédéric, a dit M. Raumer, n'a jamais eu de pareils projets, aussi n'a-t-il jamais convoqué de synodes, de ces assemblées de théologiens qui ne servent qu'à faire naître ou à entretenir des querelles religieuses.

« Des princes simples ou des princes égoïstes et entêtés se sont mis en

se sont laissé mettre en tête cette erreur, que leur pouvoir devait s'étendre à tout et avoir pour base leur conviction personnelle. Les intelligents plus élevés connaissent le prix de l'individualité, et regardent l'assujettissement de cette individualité comme une tyrannie. Frédéric II n'était pas indifférent au salut éternel de ses peuples, et c'est parce qu'il ne l'était pas, et parce qu'il regardait les convictions religieuses comme un bien précieux, qu'il n'a pas voulu porter sur elles une main tyrannique, ni les étouffer sous prétexte de les favoriser comme chef de l'Église.

C'est grâce à cette conduite, pleine de sagesse et de dignité, dit en terminant M. Raumer, que Frédéric II est le héros de son temps et le favori de la postérité. En tenant une conduite opposée, il se serait probablement attiré la haine et le mépris, et c'est ce qui tôt ou tard ne manquera pas d'arriver à tous les princes qui, avec une impatience fébrile, se mêlent de théologie.

Le Roi a fait bonne contenance sous cette mitraille philosophique ; mais l'Académie, qui avait pu compter les blessures faites à l'orgueil royale par le très-savant, mais très-peu courtisan M. Raumer, a adressé une lettre d'explications et d'excuses à Sa Majesté, et grâce à l'intervention de M. de Humboldt, l'affaire s'est arrangée sans trop d'humiliation pour la science.

Le 11 avril, le roi de Prusse a ouvert en personne les États-Généraux et a prononcé un discours qui a été vivement applaudi. Cet événement unique dans les annales de ce pays, exercera la plus grande influence sur la cause de la liberté des peuples dans les États germaniques.

ESPAGNE.

Suivant l'ancien usage, la reine d'Espagne, le jour du Jeudi-Saint, a servi à table 12 pauvres femmes pendant que le roi, de son côté, faisait les honneurs d'une autre table à 12 indigents. La reine était en brillante toilette ; elle portait la magnifique parure de perles, présent de noces de son époux. Une affluente considérable assistait à cette cérémonie.

Tous les ans, le même jour du Jeudi-Saint, la reine exerce une de ces plus belles prérogatives. Cette année, elle a fait grâce de la vie à cinq condamnés à mort. C'est la première fois que la reine a usé si largement de cette prérogative.

On a reçu à Londres des nouvelles de Lisbonne jusqu'à la date du 31 mars. En voici le résumé :

L'impossibilité où se trouve le gouvernement de se procurer de l'argent, ne lui a pas permis de pousser les opérations avec vigueur ; il paraît même que le mécontentement a gagné les ci-devant partisans de la reine. Saldanha Bandeira était parti d'Oporto avec 2,000 hommes sur deux steamers, et avait aisément rompu le blocus. On craignait à Lisbonne qu'il ne tantât un coup de main sur la capitale. La garnison avait été mise sous les armes pendant la nuit avant le départ du paquebot. Saldanha avait pris l'initiative d'une transaction, mais avec peu de chances de succès.

D'après les nouvelles d'Oporto, qui sont du 30 mars, les choses étaient dans le statu quo. Saldanha n'avait pas quitté son quartier-général, et la junte n'avait fait aucun mouvement contre lui. Oporto était tranquille et avait des provisions en abondance.

La Gazette de Madrid annonce que la reine a destitué M. le duc de Sotomayor et nommé à sa place M. Pacheco, qui a complété son cabinet en appelant : aux finances, M. Salamanca ; à l'instruction publique, M. Pastor-Diaz ; à l'intérieur, M. Benardès ; à la guerre, M. Mazzarredo ; à la marine, M. Sotelo.

ALGÉRIE.

Statistique de l'Algérie.—D'après les relevés insérés au *Moniteur Algérien*, la population européenne de la régence d'Alger s'élevait, au 1er janvier 1847, à 125,083 habitants, dont 47,274 Français, 31,528 Espagnols, 9,440 Anglo-Maltaïes et Anglais, 3,175 Italiens, 5,386 Allemands, etc.

BELGIQUE.

—On écrit de Mons (Belgique), le 25 mars :

Une catastrophe bien terrible vient de porter le deuil et la désolation dans les communes de Dour et de Warquignies. Le feu grison a fait explosion le lundi 22, à 5 heures de l'après-midi, dans la houillère de la grande veine du bois de Saint-Ghislain, située sur Dour. Cette explosion est attribuée par quelques-uns au fluide magnétique, parce qu'au moment même de l'explosion un orage affreux planait au-dessus du bois ; d'autres supposent qu'une pierre dans sa chute a déchiré le tissu métallique d'une lampe de sûreté et que la flamme a communiqué le feu au gaz, qui a fait une explosion si terrible que la toiture même de la houillère a été jetée au loin.

Par une circonstance relativement heureuse, il n'y avait alors sur les lieux qu'une cinquantaine d'ouvriers, tandis que le nombre ordinaire dépasse la centaine. Quelques-uns qui se trouvaient sur les échelles purent avec peine parvenir au jour, car le vent les avait culbutés et la fumée les suffoquait. Les autres brûlés ou asphyxiés gisaient au fond de la bûche. A peine l'explosion avait-elle eu lieu, que M. Richard, directeur, et plusieurs ouvriers courageux des environs descendaient dans les travaux au péril de leur vie, puisque le ventilateur était arrêté et les travaux privés d'air. On parvint non sans peine, à ramener au jour une douzaine d'ouvriers, brûlés assez grièvement, et une dizaine d'autres dont l'état n'inspire plus aucune inquiétude. On ne pouvait plus en douter, vingt-six cadavres au moins restaient dans le fond de la bûche ; dix-sept furent extraits vers 10 heures du soir, et on dut renoncer à l'espoir de retirer les autres, car il y avait des éboulements, et une galerie privée d'air était pleine de gaz qui menaçait de faire explosion à chaque instant. A la première nouvelle du malheur, les méde-

cins et le clergé de Dour étaient sur les lieux et prodiguaient aux malheureux blessés, les uns les secours de leur art, les autres les secours et les consolations de la religion. Tous ne quittèrent le lieu du sinistre que le matin, lorsqu'on eut perdu tout espoir de retrouver les autres.

INDES.

Naufrage du steamer le *Tweed* paquebot des Indes Occidentales.—Soixante-douze rîes de perdus !—Le paquebot à vapeur le *Tweed*, de 1,800 tonneaux, et de la force de 500 chevaux, commandé par le Capt. George Parsons, partit de Southampton le 17 Décembre 1846, avec les malles et des passagers pour les Indes Occidentales. Après avoir touché à Madère, aux Bermudes, à la Grenade de nouveau et ensuite à Jacmel et à la Jamaïque, ce steamer arriva à la Havane le 7 Février, il repartit Mardi 9 Fév., pour la Vera-Cruz, ayant à bord soixante-deux passagers l'équipage et les employés du bâtiment s'élevaient à 89 ; formant un total de 151 personnes à bord du steamer.

Le vendredi suivant, 12 Fév., vers les 3 heures et demie du matin, un des hommes de quart s'écria : " Des brisants à l'avant ! " L'ordre fut aussitôt donné d'arrêter la machine ; mais dans quelques instans le steamer se jeta avec force sur les brisants ; et talonna plusieurs fois ; les chaudières furent brisées et la vapeur s'élevait en tourbillons de tous côtés. Dans moins de 30 minutes après le premier cri de détresse, le *Tweed* n'existait plus et il ne restait que 79 des 151 personnes qui le montaient.—Ces malheureux s'étaient réfugiés sur les rochers qui avaient causé la perte du bâtiment, et qui se trouvaient à environ deux pieds sous l'eau, ils ne perdirent pas de temps à ramasser des débris du navire et à se faire une espèce de radeau sur lequel ils se sauvèrent en emportant avec eux tout ce qu'ils avaient pu sauver de provisions du naufrage. Ils étaient à 70 milles de la côte de Yucatan. Tous les bateaux avaient été perdus à l'exception d'un seul qui était beaucoup endommagé. Il fut remis en état de reprendre la mer, et un des officiers, un agent de l'Amirauté, le consul Américain, et six hommes de l'équipage s'y embarquèrent et emportèrent avec eux une bousole et des provisions, dans l'espoir de rencontrer quelque bâtiment qui put secourir leurs malheureux compagnons.

Depuis trois jours et trois nuits les malheureux naufragés étaient sur leur radeau à mer haute et sur les brisants à mer basse, quand le lundi matin ils aperçurent un bâtiment qui se dirigeait vers eux, et qui vint les retirer de leur position périlleuse non sans courir de grands dangers, il paraît que le canot favorisé par un bon vent avait gagné la terre et donné des nouvelles du naufrage à un bâtiment marchand espagnol qui se trouvait sur rade. Laissant de côté sa cargaison qui l'attendait sur le rivage et ses passagers qui l'attendaient sur le port, et méprisant les dangers auxquels il s'exposait, le Capt. Bernardino Camp commandant l'*Emilio*, s'empressa de prendre de l'eau à son bord et déployer toutes ses voiles pour accourir au secours des malheureux naufragés. En arrivant près d'eux, il descendit lui-même dans son canot avec des provisions, et prenant place parmi les passagers et partageant leurs dangers, il les assura qu'il ne quitterait pas le radeau qu'après les avoir tous sauvés. Après avoir essayé encore plusieurs dangers, l'*Emilio* les ramena à la Havane, où le brave Capt. Camp, et M. Villaverde son second, refusèrent une souscription qui avait été faite en leur faveur, les armateurs refusant également d'accepter aucune indemnité pour les frais de sauvetage qu'ils avaient encourus. Voici le relevé des personnes qui ont péri dans ce déplorable naufrage :

Passagers	30
Equipage	42
Total	72

Le nombre des personnes sauvées s'élève à 79.

ALLEMAGNE.

—Mercredi 17, le feu s'est déclaré dans les combles de bâtiments neufs destinés au magasin général dans le grand port à Cherbourg ; les pertes sont évaluées à 100,000 fr. Il y a eu quelques hommes blessés en cherchant à arrêter les progrès de l'incendie ; personne n'a été tué.

—Le 14 mars, le feu a pris dans bois de la Lienne, dont il a dévoré cent hectares malgré de prompts secours. On attribue ce sinistre à la malveillance.

—Tous les habitants du bourg d'Egelsbach (Hesse-Darmstadt), au nombre d'environ 1,400, y compris le bourgmestre, les échevins, le syndic, le juge de paix, etc, viennent d'adresser au gouvernement une demande, afin d'être autorisés à émigrer en Amérique.

NAPLES.

—M. Doblen séjourne en ce moment à Naples. M. le baron de Rothschilt, chef de la maison de cette ville, lui a donné un banquet auquel a assisté le prince Oscar de Suède.

BOLOGNE.

—En Galicie, les paysans ne déposent pas facilement leurs poignards, et voilà qu'ils veulent égorger les juifs ; un grand nombre de ceux-ci ont péri victimes de la fureur de ces sicaires.

—On ne sait pas encore à quelle époque la ligne des douanes entre la Pologne et l'empire russe sera supprimée.

ÉGYPTE.

—Le gouvernement égyptien, dit l'*Impartial de Smyrne*, vient de porter à la connaissance du public l'abolition de l'esclavage, et d'accorder cinquante jours de temps à tous ceux qui ont des esclaves, pour s'en défaire. Au marché des nègres, une baisse de 60 p. 0/0 a eu lieu ; aucune vente ne peut être faite, tout nègre ou négresse étant libre de rester chez son acheteur, ou de chercher ailleurs son existence après le délai de cinquante jours.

ÉTATS-UNIS.

—La nouvelle d'une loi en contemplation aux États-Unis concernant l'émigration parvenue en Angleterre va faire diriger le flot des émigrants vers le St. Laurent.

Une décision importante.—La cour de la Nouvelle-Orléans vient de décider qu'un Mexicain ne saurait être admis à intenter une action en justice, tant que les États-Unis seront en guerre avec le Mexique.

Un mystère physiologique.—Le monde médical de Providence est mis en émoi par le mystère physiologique suivant. Il y a quelque temps une dame Amington, résidant à Providence, ayant fait une chute en étendant du linge, fut relevée sans mouvement, et plus tard ensevelie comme morte. Mais en examinant son cadavre dans la tombe où il avait été déposé, un de ses pa-

rents trouva non seulement un reste de chaleur animale, mais encore les couleurs naturelles des joues qui, en certains moments, changeaient de place. Du reste, point d'autres signes de vie. Les médecins les plus renommés n'ont pu encore trouver le mot de cette énigme.

— — —
LE KNOT.
CHAPITRE 12.
SUIVE.

Trois corps polonais formant un ensemble de dix mille hommes d'environ trente pièces de canon entrèrent successivement et à peu d'intervalle en Lithuanie. L'un d'eux, pénétrant dans l'immense forêt de Bialowiez, vint déboucher dans les environs des domaines du comte, avec lequel il communiqua tout aussitôt. L'arrivée des troupes polonaises ranima l'espérance dans tous les cœurs et fit naître dans le pays le plus vif enthousiasme. La vue de l'artillerie surtout excita d'inconcevables transports : les paysans se pressaient autour des pièces de canon, les touchaient avec respect ou les embrassaient même avec des cris de joie et des gestes de menaces et de défi. On ne craignait plus rien, on voulait marcher à l'ennemi, et d'avance on saluait la victoire, comme si maintenant on la tenait enchaînée sous ses drapeaux. Et il est permis de croire que si la grande armée polonaise avait pu soutenir et cette première expédition et le mouvement insurrectionnel qui sillonnait alors toute la Lithuanie, la Pologne peut-être se fût assurée une destinée meilleure. Mais que pouvait faire un corps détaché qui se portait en avant lorsque l'armée elle-même, après une bataille meurtrière, se mettait en retraite et se retirait sur Varsovie ? Le comte, avec le coup-d'œil d'un ancien militaire, comprit bientôt à quelles déceptions nouvelles il fallait se préparer. Elles ne se firent pas attendre. La brigade qui s'était un moment arrêtée dans les environs du château de Bialewski, reçut l'ordre de se rendre à marches forcées en Samogitie pour se réunir aux deux autres corps qui l'avaient précédée et qui avaient obtenu déjà quelques succès contre les Russes. La division tout entière devait se porter sur Wilna et l'enlever de vive force. Malheureusement la jalousie vint se glisser parmi les trois généraux qui commandaient les troupes polonaises : le temps se perdit en de vains débats ; et lorsque l'union seule et le plus grand ensemble dans tous les mouvements eussent permis de tenir les Russes en échec, la discorde vint tout perdre et précipiter le plus triste des dénouements. L'ennemi d'abord couvert Wilna, repoussa les attaques désespérées et mal conduites de l'armée polonaise qui combattait cependant avec un courage héroïque, et prolongeant ses lignes en chassant devant lui ces corps démoralisés, il les accabla bientôt aux frontières prussiennes. Une partie des Polonais, trahis ou abandonnés par leurs chefs, livrèrent, en pleurant de rage, leurs armes aux soldats prussiens ; une autre partie combat avec désespoir, repousse un moment l'ennemi, et rapellent à grands cris leurs camarades désarmés ; ceux-ci, déjà prisonniers des Prussiens, ébranlés par l'intrépidité de leurs frères, qui font toujours face à l'ennemi, combattent et meurent en héros, ne peuvent soutenir ce spectacle, ils écartent avec fureur les soldats chargés de les maintenir, reprennent leurs armes, et franchissant le fossé qui marque la frontière, volent au secours de leurs compagnons. En vain les indignes chefs qui les ont livrés veulent les contenir en interposant leur autorité. La plupart n'écoutent rien, et préfèrent la mort à la servitude. Quelques-uns, cependant, intimidés et par les ordres de leurs supérieurs et par les menaces des soldats prussiens, hésitent encore. Frémissant et les yeux pleins de larmes, ces braves, que l'obéissance à la discipline surtout arrête : conjurent leurs officiers de les ramener au combat. On vit alors de la tumultueuse colonne qui s'agitait au-delà de la frontière un cavalier, l'aide-de-camp du général en chef ; il pousse son cheval, rejoint les prisonniers, et s'arrêtant, le pistolet au poing, à vingt pas du groupe des généraux, il ajuste le principal d'entre eux et l'étend par terre en lui jetant une malédiction. Tous les soldats polonais se rallient alors sous leurs drapeaux, et ce corps brisé par tant de misère et de déceptions, cherche à se faire jour à travers le bataillon ennemi pour rentrer en Pologne. Quelques jours plus tôt il eût pu y parvenir ; mais alors cette entreprise devenait impraticable. Le temps perdu en perfidies de la part des généraux, en incertitudes de la part des troupes, avait tué l'insurrection. Et après une retraite désastreuse et plusieurs combats désespérés, enveloppés de tous côtés par les Russes, il fallait encore et définitivement se réfugier sur le territoire prussien. Quatre mille hommes d'infanterie, deux mille cavaliers et vingt pièces d'artillerie y déposèrent leurs armes. Un autre corps de deux mille hommes et de douze cents chevaux avait déjà subi le même sort. Plus de trois mille insurgés rentrèrent alors dans leurs foyers, et quelques

autres bandes s'obstinèrent, mais inutilement, à parcourir les bois et les marécages en faisant une guerre d'extermination à l'ennemi. Il restait encore environ trois ou quatre mille hommes de troupes réglées qui, sous la conduite d'un chef intrépide, résolurent de se frayer à tout prix un passage vers la Pologne. Tantôt combattant et tantôt échappant à l'ennemi par d'habiles manœuvres, ils traversèrent toute la Lithuanie en se dirigeant vers l'immense forêt de Bialowiez, dans laquelle, une fois parvenus, ils étaient à l'abri de toute poursuite. Ce fut par ces troupes héroïques que le comte Bialewski se vit confirmé dans les tristes nouvelles qu'il avait déjà reçues.

— Tout est fini, mon cher comte, lui dit un des principaux officiers qui était de ses amis : la Lithuanie est perdue pour la Pologne, et la Pologne elle-même ne peut plus être sauvée que par miracle. Les Russes nous suivent de près avec des forces supérieures ; avant deux heures leur avant-garde paraîtra dans la plaine. Toute résistance serait inutile ; et ce que vous avez de mieux à faire, c'est de recueillir à la hâte ce que vous aurez de plus précieux et de nous suivre à Varsovie.

— Pensez-vous, répondit le comte, que nous ne pourrions pas arrêter l'ennemi devant cette portion, qui est maintenant assez bien fortifiée, et couvrir ainsi votre retraite !

— Nous ne consentirions pas, reprit l'officier, à vous laisser exposés à toute la furie des Russes : nous nous arrêterions donc ici pour y périr tout ensemble. Un devoir plus impérieux nous oblige à rentrer en Pologne pour défendre Varsovie avec nos compagnons. Venez donc avec nous, et si quelques-uns de vos gens veulent nous suivre, ils rendront un dernier service à la cause nationale !

— Vous avez raison, dit le comte, le désespoir n'est jamais permis à des gens de cœur, et nous devons tenter même l'impossible.

En parlant ainsi, le comte rentra dans le château, prévint Raphaël, sa fille et son fils du parti qu'il allait prendre, fit ses adieux au curé en lui donnant plein pouvoir sur ses domaines pour remédier par tous les moyens aux maux de la guerre, et rassemblant autour de lui tous ceux qui jusqu'alors avaient suivi sa bannière :

— Mes amis, leur dit-il, nous n'avons plus rien à faire en Lithuanie ; mais si la fortune a trahi notre courage, grâce à Dieu, elle ne l'a pas abattu. Que ceux donc qui ne sont pas satisfaits viennent prendre leur revanche en Pologne : vous êtes tous libres cependant de rester ou de partir. Pour moi, j'ai résolu de suivre ces intrépides soldats et de combattre avec eux. Je donne rendez-vous dans une demi-heure au bivouac de ces braves, à tous ceux qui voudront m'imiter.

A l'heure dite, trois ou quatre cents hommes déterminés se rangèrent autour du comte et fraternisaient avec les soldats polonais. Le signal du départ fut donné, et pour la seconde fois le comte fit un douloureux adieu au château de ses pères. La colonne marchait dans un profond silence et au pas de course, craignant toujours quelque surprise de la part des Russes, qui, très-supérieurs en nombre, manœuvraient pour les envelopper. Ils n'avaient plus qu'une ou deux lieues à parcourir pour toucher à l'impénétrable retraite de la grande forêt de Bialowiez, dont ils apercevaient à l'horizon, les cimes les plus hautes lorsque, en débouchant dans une plaine que traversait une petite rivière, ils aperçurent les escadrons russes qui accouraient au galop et se rangeaient sur la rive opposée pour disputer le passage.

— Nous n'avons rien à craindre, s'écria d'une voix forte le chef de la colonne, ce n'est que l'avant-garde. Baïonnette en avant ! mes amis, et ne tirez qu'à brûle-pour-point !

La colonne s'avance d'un pas intrépide : une partie s'élance sur le pont étroit qui joignait les deux rives : l'autre se jette dans la rivière, qui était guéable, et tous ensemble chargent la cavalerie russe avec une furie qui la force à s'ouvrir et à reculer. Elle se reforme cependant avec rapidité, et se déployant dans la plaine que les Polonais doivent franchir, elle s'efforce de les arrêter par des charges vigoureuses et à chaque instant répétées. Les soldats polonais, fermes dans leurs rangs, s'avancent toujours en présentant à l'ennemi une redoutable ligne de baïonnettes acérées. Malheureusement la troupe de partisans que conduit le comte, non moins courageuse, mais moins exercée, se laisse entamer par la cavalerie, que, sans s'ébranler, la met en désordre en pénétrant dans ses rangs ouverts. A la voix du comte, on se presse autour de Rosa, qui se trouve un moment au milieu d'une affreuse mêlée. Raphaël et Casimir se jettent en avant entraînant les plus intrépides avec eux ; ils arrêtent les cavaliers russes par leur audace, et donnent le temps à leurs amis de se reconnaître et de se rassembler. Un dernier effort, et l'ennemi recule ; mais au moment où Raphaël retenait Casimir

qui s'emportait à la suite des Russes, il le voit chanceler : il court à lui et le reçoit dans ses bras. Casimir fait un dernier signe, bégaie le nom de son père et meurt. Une balle l'a frappé dans la poitrine, Raphaël ne veut pas abandonner le corps de son ami, et il l'emporte avec l'aide de ses compagnons, et le déroband aux yeux du comte, qui en ce moment ne cherche qu'à présenter sa fille qu'il croit seule en danger. Cependant la plaine est franchie, le terrain devient plus difficile : la cavalerie russe, épuisée, s'arrête. Les Polonais pressent leur course, ils touchent à la forêt, l'atteignent, et alors, sûrs de leur délivrance, ils s'arrêtent à leur tour et s'embrassent avec des cris de joie.

— Mais où est donc Casimir ? demande le comte en fixant ses regards étonnés sur le visage défilé de Raphaël.

Celui-ci ne peut répondre que par ses pleurs.

— Mon fils est mort ! s'écrie le comte en devinant aussitôt la fatale nouvelle. (A continuer.)

DECES.

— La cité de Montréal, le pays entier, et particulièrement le monde commercial vient de faire une perte immense dans la personne de l'honorable Joseph Masson, décédé à son manoir seigneurial de Terrebonne, samedi dernier le 15 du courant, à 6 heures trois quarts du matin.

Il n'était de retour de son voyage d'Angleterre que depuis huit jours. Il vit approcher sa fin, (après avoir reçu tous les secours de la religion,) avec la résignation la plus parfaite ; il conserva jusqu'à la mort cette force d'âme qui l'a toujours caractérisé. M. Masson n'était âgé que de 56 ans. Il laisse pour déplorer sa perte prématurée une épouse et huit enfants, deux filles et six fils. Son enterrement a eu lieu aujourd'hui à Terrebonne à 9 heures et demie du matin.

PRIX DU MARCHÉ.

Marché Bonsecours, 17 Mai 1847.

PROVISIONS.		S. D.	S. D.
Bled,	par minot	6 6	7 3
Avoine,	—	2 6	3 0
Orge,	—	3 0	3 3
Pois,	—	5 2	5 4
Sarrasin,	—	2 6	2 9
Seigle,	—	3 6	3 9
Patates	par boisseau	4 0	4 6
Bœuf,	par livre	0 3	0 7
Mouton	par quartier	2 6	6 0
Lard,	par livre	0 6	0 7
Beurre salé,	—	0 7 1/2	0 8
" frais,	—	1 0	1 1
Fromage,	—	0 5	0 6
Sucre d'érable,	—	0 4	0 5
Oeufs	par douzaine	0 6	0 6 1/2
Dindes, vieux,	par couple	6 0	7 6
" jeunes,	—	4 6	5 0
Oies,	—	3 6	5 6
Canards,	—	2 9	3 0
Poules,	—	2 6	3 0
Poulets,	—	2 0	2 3
Fleur	par quintal	13 6	15 0
Farine d'avoine,	—	15 6	16 0
Bœuf,	par 100 liv.	25 0	30 0
Lard frais,	—	30 0	37 6
Oignons,	par minot	2 0	2 4

AVIS.

UN jeune homme qui a fait un cours complet d'études au Collège de Montréal et qui a déjà professé dans une maison d'instruction de cette ville, s'offre pour tenir en campagne une Ecole Élémentaire ou Modèle. Il est revêtu des meilleurs certificats. On pourra s'adresser à ce Bureau.—18 mai.

ATELIER DE RELIEUR

LES Soussignés, en remerciant le Clergé et le public en général de l'encouragement bienveillant qu'ils ont reçu depuis qu'ils ont ouvert leur **ECHOPPE DE RELIURE**, prennent la liberté d'annoncer que, pour répondre au besoin général, ils se sont décidés à ouvrir, au premier Mai prochain, une **LIBRAIRIE**, Rue Notre-Dame, vis-à-vis le Séminaire, sous le nom de

LIBRAIRIE BOULESTRAU.

Leur Etablissement sera composé de tous les Livres en usage dans les Ecoles Chrétiennes, Livres de Prières et généralement de tous les Livres de Religion et de Morale Chrétienne. Leur Echoppe de Reliure, comme par le passé, n'en cédera à aucune du Canada, sous le rapport de la bonté, de la beauté et de la variété. Ils s'attendent, par leur ponctualité et leur célérité à exécuter tout ce qu'on leur commandera en leur branche, que l'encouragement dont ils ont été l'objet jusqu'aujourd'hui, ne leur sera point défaut, et ils peuvent assurer le public que rien de leur part ne sera négligé pour répondre à l'attente générale, comme pour contenter ceux qui les patroniseront.

CHAPLEAU & LAMOTHE.

Montréal, 29 7. Janvier 1846

ABRÉGÉ DE LA VIE DE M. OLIER,
FONDATEUR DE ST. SULPICE ET DE LA COLONIE DE MONTRÉAL,
AVEC PORTRAIT.

Publié avec l'approbation de Monseigneur l'Evêque, à l'occasion de la guérison de Sœur Marie S. Dufresne, à présent dite Sr. OLIER.
Se vend 15 sous chez M. Perrault, imprimeur, MM. Fabre et Cie., libraires, et chez les Portiers du Séminaire, du Collège, de l'Hôtel-Dieu et de la Providence.

BOIVIN, ORFÈVRE,

Vis-à-vis le marché neuf, rue de la Basse-Ville,
PRIE les MM. du Clergé, ainsi que toutes les personnes qui ont des meubles à faire exécuter en argent, ou à faire réparer, qu'il se chargera de leurs demandes, et les fera remplir, suivant leurs ordres, en quelque genre que ce soit, en sorte qu'ils ne pourront rien désirer de plus achevé dans les pays étrangers.
Novembre 1846.—3m.

VOYAGE A LA TERRE-SAINTE.

PAR MESSIRE LÉON GINGRAS DU SÉMINAIRE DE QUÉBEC.

CET OUVRAGE, impatientement attendu du Public Canadien depuis plus d'un an, est prêt à être livré à l'impression, 2 vol. in-octavo, beau papier. Prix : 6s. le volume ou 12s. pour l'ouvrage.

Le Soussigné est seul nommé Agent pour Montréal. Des listes de souscription seront déposés chez MM. FABRE & CIE., chez MM. CHAPLEAU & LAMOTHE et à l'INSTITUT CANADIEN.
G. N. GOSSELIN,
AGENT.

17 janvier.—4f.

BUREAU DES TERRES DE LA COURONNE,

MONTRÉAL, 14e. NOVEMBRE 1846.

AVIS PUBLIC est donné par les présentes, qu'en conformité à l'annonce insérée dans le *Canada Gazette* de ce jour (14 novembre), en tête de Liste No. 7 des réclamations de Miliciens du Bas-Canada, ce Bureau cessera, après le 30e. juin prochain, de s'occuper d'aucune réclamation, dont les audavits et autres papiers requis n'auront pas alors été produits ; et que tout Script, déjà fait, qui n'aura pas été réclamé, sera alors annulé.

UNE insertion mensuelle de l'avis qui précède jusqu'au 30e. juin 1847, dans le *Minerve*, l'*Aurore des Canadas*, les *Mélanges Religieux*, le *Canadien*, le *Journal de Québec*.

UN INSTITUTEUR d'expérience qualifié pour une Ecole-Modèle ; capable d'enseigner la langue anglaise avec une prononciation parfaite, pouvant prendre la conduite d'un chœur pour les cérémonies etc. etc, et enseigner la tenue des livres de comptes de marchand, les principes de l'arpentage, l'arithmétique dans toute son étendue, etc. désire se placer dans une paroisse au proche de Montréal autant que possible il serait prêt à prendre engagement avec Messieurs les Commissaires, présentement pour commencer au 1er. Juillet prochain, il faut s'adresser à Messire E. Lecours, prêtre et curé de Chateauguay.
9 avril 1847.

MANUEL DE LA TEMPERANCE.

PAR LE R. P. C. CHINIQUEY.

Approuvé par NN. SS. les Evêques,

A VENDRE.

A L'Evêché de Montréal, rue St. Denis ; chez Jos. Roy, écrivain, rue St. Paul ; chez le Dr. Coté, droguiste, encoignure des rues Notre-Dame et St. Denis ; et chez tous les libraires de Montréal.

Prix : Trente sous le volume.—12s la douzaine.

A VENDRE,

A CE BUREAU,

UN Pamphlet contenant : LES INFORMATIONS JURIDIQUES ET CANONIQUES SUR LA GUERISON DE LA SŒUR MARIE SUSANNE DUFRESNE, Religieuse Hospitalière de l'Hôtel-Dieu de Montréal.

Prix : 2—6 la douzaine. 6 sols pièce.

Les personnes qui n'ont point eu occasion de lire le récit de cette guérison dans les *Mélanges Religieux* auront par là, le moyen de se procurer pour quelques sols, le plaisir de connaître cette affaire dans tous ses détails.

AUX MM. DU CLERGE.

ON s'abonne à la Librairie des Sous-signés :

A *BROWSON'S QUARTERLY REVIEW*, publié à Boston.

ABONNEMENT 15s. par Année.

Et au *UNITED STATES MONTHLY CATHOLIC MAGAZINE*, publié à Baltimore

ABONNEMENT 15s par Année.

E. R. FABRE ET CIE.
Rue St. Vincent, No. 3.

Montréal, 9 avril 1847.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

LES MELANGES se publient deux fois la semaine, le MARDI et le VENDREDI. Le prix de l'abonnement, payable d'avance, est de QUATRE PIASTRES pour l'année CINQ PIASTRES par la poste. On ne reçoit point l'abonnement pour moins de six mois. Les abonnés qui veulent cesser de souscrire au Journal, doivent en donner avis un mois avant l'expiration de leur abonnement.

La poste pour passer les lignes des Etats-Unis coûte 8 chelins 8 deniers pour l'année

Prix des annonces.—Six lignes et au-dessous, 1re. insertion,	2s.	6d.
Chaque insertion subséquente,		7d.
Dix lignes et au-dessous, 1re. insertion,	3s.	4d.
Chaque insertion subséquente,		10d.
Au-dessus de dix lignes, 1re. insertion par ligne,		4s.
Chaque insertion subséquente,		1d.

AGENS DES MÉLANGES RELIGIEUX.

MM. E. R. FABRE, libraire. Montréal.
D. MARTINEAU, prêtre, vicaire. Québec.
F. PILOTE, prêtre, Directeur du Collège. Ste. Anne.
VAL. GUILLET. Trois-Rivières.

PROPRIÉTÉ DE JOS. M. BELLENGER, PRÊTRE, EDITEUR.
IMPRIMÉ PAR JOS. RIVET ET J. CHAPLEAU, IMPRIMEURS.